

Réfléchir aux rapports des chercheurs en sciences humaines et sociales avec les habitants de leurs pays d'étude

Reflections on the relationship between researchers in the humanities and the social sciences and the inhabitants of their study countries

Responsables et discutants

- **Julie Bonnéric** (Ifpo)
- **Yahia Hakoum** (EHESS, Ifpo)

Intervenants

- **Juliette Roussel** (EHESS)
- **Julie Bonnéric**
- **Yahia Hakoum**
- **Simon Pierre** (Ifpo, UMR 8167)

Résumé de l'atelier

Cet atelier se propose d'analyser le rapport des chercheurs en sciences humaines et sociales aux habitants des pays de l'Asie du Sud-Ouest, objets de leurs études, qu'ils soient des enquêtés, des collègues, des journalistes, etc. Quelle que soit leur discipline, les chercheurs sont confrontés à un environnement linguistique, social, politique et culturel qui leur est d'abord étranger, et en contact avec une population dont ils ne partagent pas les codes, les représentations, les modes de vie. Ces interactions posent des questions méthodologiques et éthiques, d'autant plus que les SHS sont héritières d'un système de pensée colonial et essentialiste, que les chercheurs tentent de mettre à distance par leurs positionnements, la contextualisation de leurs recherches et une approche réflexive. Une analyse plus introspective de nos relations quotidiennes aux pays et à leurs populations est néanmoins plus difficile à conduire. Si les modalités de distanciation avec «son terrain», les questions d'engagement ou de vulnérabilité des chercheurs, sont désormais bien intégrées à la réflexion que les chercheurs conduisent sur leurs disciplines et leurs pratiques, les modes d'interaction avec les habitants des pays où ils travaillent sont en revanche peu questionnés. Pourtant, les comportements des chercheurs ne vont pas «de soi» et méritent d'être analysés.

Quel est le statut de nos interlocuteurs et leur place dans nos travaux? En observant nos pratiques, il apparaît que certaines catégories de personnes, comme les «ouvriers» des chantiers archéologiques ou les interprètes, sont invisibilisées alors qu'elles sont fondamentales dans la conduite des recherches. D'autres, comme les enquêtés, sont tenus à distance des résultats de la recherche alors qu'ils pourraient être intégrés au processus d'analyse ou au moins informés des résultats scientifiques. Les collaborations avec les chercheurs locaux sont souvent très limitées, certains étant parfois utilisés comme source d'information, traducteur de sources ou codirecteur de chantier de fouille, c'est-à-dire comme des facilitateurs plutôt que comme des interlocuteurs scientifiques. Le fait que la production scientifique en arabe soit encore rarement lue et citée n'est-il pas le reflet d'une certaine déconsidération? Comment s'intégrer au monde académique de la région et intégrer ses résultats? Quel est l'impact de la maîtrise de la langue arabe, non seulement pour conduire des recherches, mais également pour les diffuser et pour s'imprégner de la culture de nos régions d'étude et éviter de se couper de la société dans laquelle nous travaillons? Les chercheurs restent-ils à jamais des étrangers ou peuvent-ils acquérir une position intermédiaire par leur intégration dans la société (bilinguisme, mariage, etc.)? Les chercheurs originaires de ces régions mais ayant grandi et/ou fait la plus grande partie de leur formation académique en Europe ont-ils un positionnement et un rapport différents aux populations locales?

Dans le cadre de cet atelier, quatre interventions s'intéresseront à ces questions à travers l'étude d'un institut de recherche français au Caire, le CEDEJ, l'observation des comportements des archéologues sur les chantiers en Asie du Sud-Ouest, une réflexion sur la coconstruction de la recherche avec les enquêtés, et enfin une analyse des rapports de domination et d'asymétrie entre les milieux académiques « occidentaux » et « orientaux ».

Taking a comparative, multi-disciplinary approach, this workshop will analyze the relationship between researchers in the humanities and social sciences and the inhabitants of the South-West Asian countries they study, whether they are subjects, colleagues, journalists, etc. Whatever their discipline, researchers are faced with a linguistic, social, political, and cultural environment that is initially unfamiliar to them, and are in contact with a population whose codes, representations, and lifestyles they do not share. These interactions raise methodological and ethical questions, all the more so as the social sciences and humanities are heirs to a colonial and essentialist system of thought that researchers try to distance themselves from through their positioning, the contextualization of their research, and a reflexive approach. A more introspective analysis of our day-to-day relations with countries and their populations is, however, more difficult to carry out. While modes of distancing oneself from "our field," and questions of researcher commitment or vulnerability, are now well integrated into the reflection that researchers carry out on their disciplines and practices, the modes of interaction with the inhabitants of the countries in which they work are, on the other hand, little questioned. Yet, the behavior of researchers is not "self-evident," and deserves to be analyzed.

What is the status of our interlocutors and their place in our work? Observing our practices, it appears that certain categories of people, such as the so-called "workmen" on the archaeological sites or the interpreters, are invisibilized even though they are fundamental to the conduct of research. Others, such as the subjects, are kept at a distance from the research, when they could perhaps be integrated into the analysis process or at least informed of the scientific results. Collaboration with local researchers is often very limited, with some being used as sources of information, translators of sources or co-directors of excavation sites, i.e. as facilitators rather than scientific interlocutors. The fact that scientific production in Arabic is still rarely read or cited seems to reflect a certain lack of recognition. How can we become part of the region's academic world and integrate its results? What is the impact of mastering the Arabic language, not only to conduct research but also to disseminate it and to immerse ourselves in the culture of our study regions and avoid cutting ourselves off from the society in which we work? Do researchers remain foreigners forever, or can they acquire an intermediate position through their integration into society (bilingualism, long-term residence, immigration, marriage, etc.)? Do researchers who originate from these regions but grew up and/or did most of their academic training in Europe have a different positioning and relationship with local populations?

As part of this workshop, four presentations will focus on these questions through the study of a French research institute in Egypt, the CEDEJ, the observation of the behavior of archaeologists during excavation in Southwest Asia, a reflection on the co-construction of research with the women and, finally, an analysis of the relationships of domination and asymmetry between "Western" and "Eastern" academic circles.

Programme

Juliette Roussel (EHESS)

Étudier les dynamiques autour de l'implantation d'un centre de recherche français à l'étranger avec l'exemple de la création du CEDEJ

Studying the dynamics surrounding the establishment of a French research centre abroad: The example of the creation of the CEDEJ

Julie Bonnéric (Ifpo)

«Yallah chebab!» Réflexions sur les rapports de domination en archéologie en Asie du Sud-Ouest

"Yallah Shebab!" Reflections on power relations in archaeology in Southwest Asia

Yahia Hakoum (EHESS, Ifpo)

Changer les rapports dans les enquêtes de terrains: De la domination à la collaboration

Changing relationships in fieldwork: From domination to collaboration

Simon Pierre (Ifpo, UMR 8167)

Reconnaître l'asymétrie académique, rejeter l'ethnocentrisme institutionnel, s'ouvrir aux sociétés contemporaines

Recognizing academic asymmetry, rejecting institutional ethnocentrism, and opening up to contemporary societies

Juliette Roussel

Étudier les dynamiques autour de l'implantation d'un centre de recherche français à l'étranger avec l'exemple de la création du CEDEJ

Le rapport de force scientifique dans les relations interétatiques joue un rôle clé dans la compréhension des interactions entre les chercheurs en SHS et les habitants des pays étudiés. C'est dans cette optique que je propose de discuter de la place des institutions de recherche françaises à l'étranger, à travers la mise en place du CEDEJ au Caire, pour mieux appréhender ces dynamiques et leurs implications sur le terrain. Le CEDEJ, héritier de l'ancienne École française de droit du Caire et issu de négociations diplomatiques complexes entre l'Égypte et la France, illustre les questionnements actuels sur la « situation postcoloniale ». En tant qu'établissement en SHS sous la double tutelle du CNRS et du MEAE, son rôle dans le pays d'accueil est intéressant, notamment ses relations avec les institutions locales et son impact sur les champs d'études concernant le « Moyen-Orient », le « Proche-Orient », les « mondes musulmans » ou le « monde arabe ». Le rapport entre chercheurs égyptiens et étrangers, mais aussi avec d'autres acteurs (doyens d'université, diplomates, membres de gouvernement), reflète ces dynamiques de pouvoir. Dans cette même logique, le problème de la dépossession académique se manifeste à plusieurs niveaux: sur le plan épistémologique, elle délégitime les savoirs non occidentaux en imposant une référence universelle centrée sur l'Occident, tandis que sur le plan scientifique, elle s'exprime par l'exploitation des ressources et le contrôle des infrastructures clés (laboratoires, bibliothèques, archives), un phénomène qualifié d'« épistémicide ». En Égypte, cette dépossession est amplifiée par l'utilisation de la langue comme outil de pouvoir, marginalisant l'arabe – pourtant langue majoritaire – au profit des langues dominantes, et encouragée par la mondialisation, ce qui renforce les inégalités dans la production académique.

The scientific relation of power in inter-state relations plays a key role in understanding the interactions between social and human sciences researchers and the inhabitants of the countries studied. In this regard, I suggest discussing the place of French research institutions abroad, through the creation and setting up of the CEDEJ in Cairo, to better understand these dynamics and their implications on the field. The CEDEJ, which is the heir to the former École française de droit in Cairo and the result of complex diplomatic negotiations between Egypt and France, illustrates the current "postcolonial" situation. As an institution under the dual supervision of the CNRS and the Ministry of European and Foreign Affairs, its role in the host country is of interest, particularly its relations with local institutions and its impact on the fields of study relating to the "Middle East," "Near East," "Muslim worlds," or "Arab world." The relationship between Egyptian and foreign researchers, but also with other actors (university deans, diplomats, members of

government) reflects these power dynamics. In this manner, the problem of academic dispossession manifests itself at several levels: epistemologically, it delegitimises non-Western knowledge by imposing a Western-centred universal reference, while at the scientific level, the dispossession is expressed in the exploitation of resources and the control of key scientific infrastructures (labs, libraries, archives), a phenomenon called “epistemicide.” In Egypt, this dispossession is amplified by the use of language as a power tool. In fact, the Arabic language is marginalised—even though it is the main spoken language—when other dominant languages are supported by globalisation, which strengthens inequalities in academic production.

Julie Bonnéric

«Yallah chebab!» Réflexions sur les rapports de domination en archéologie en Asie du Sud-Ouest

En Asie du Sud-Ouest, les archéologues font partie des chercheurs les plus en contact avec les populations locales, qu’il s’agisse de techniciens, appelés «ouvriers», ou de collègues du milieu académique, la vie de chantier créant une véritable proximité et des relations sur le long terme. Pourtant, les relations entre les acteurs étrangers et locaux de l’archéologie ont peu évolué, et une division claire apparaît entre les archéologues et chercheurs étrangers, qui apportent leur savoir et sont les acteurs visibles de l’archéologie, et les «ouvriers», les «chebabs», acteurs invisibilisés à qui aucune formation n’est offerte, et qui sont souvent peu valorisés ou alors de manière exotisée. Ces techniciens de fouille sont le plus souvent les seuls acteurs des chantiers issus de la population locale, à l’exception des représentants des services nationaux des Antiquités. Les archéologues ou spécialistes locaux participent encore rarement aux missions étrangères, ou alors dans des conditions très particulières et rarement professionnalisantes.

Cette présentation propose la réflexion d’une archéologue qui questionne ses pratiques, observe sa discipline depuis ses premiers chantiers dans la région et s’interroge sur ce qui lui paraît être une absence de réflexivité. N’y a-t-il pas un paradoxe à être en contact aussi intense avec les communautés locales, si ce n’est au moins autant que des anthropologues ou des sociologues, mais à ne pas s’interroger sur le rapport à ces communautés? Contrairement aux disciplines des sciences sociales, le rapport aux populations locales n’a pas d’impact sur la qualité de la recherche produite en archéologie, mais relève d’enjeux éthiques plutôt que méthodologiques. L’archéologie n’étudie pas les sociétés contemporaines, mais des sociétés passées et disparues. Les données produites ne peuvent pas être biaisées par une mauvaise connaissance du contexte politique, linguistique, social ou culturel contemporains dans lequel se déroule la recherche. Il n’y a donc pas d’impératif à réfléchir aux rapports avec les techniciens de fouille. Par ailleurs, cette discipline, fondamentalement collective, n’en est pas moins très hiérarchisée, les chantiers étant dirigés par un directeur supervisant des responsables de secteurs, parfois accompagnés d’étudiants, qui sont eux-mêmes à la tête d’équipes de techniciens. Cette hiérarchie est propice aux rapports de domination, à plusieurs niveaux. Enfin, l’archéologie est une discipline loin d’être neutre: outil important de la diplomatie culturelle, elle s’inscrit dans une histoire coloniale qui a marqué son évolution et imprègne encore ses pratiques.

In Southwest Asia, archaeologists are among the researchers who have the most contact with local populations, whether they are technicians, referred to as “workers,” or academic colleagues. The fieldwork creates a real sense of proximity and long-term relationships. However, the relationships between foreign and local actors in archaeology have changed little, and a clear division appears between foreign archaeologists and researchers, who bring their knowledge and are the visible actors in archaeology, and the “workers,” the “chebabs,” the invisible actors who are not offered any training and are often undervalued, or valued in an exoticized manner. These excavation technicians are most often the only members of the teams who come from the local population, except for representatives of the national Antiquities Services. Local archaeologists or specialists still rarely participate in foreign-led missions, or only under very specific conditions that are rarely professionalizing.

This presentation offers the reflections of an archaeologist who questions her practices, observes her discipline from her first fieldwork in the region, and wonders about what seems to be a lack of reflexivity. Is there not a paradox in being in such intense contact with local communities, if not at least as much as anthropologists or sociologists, yet not questioning the relationship with these communities? Unlike social sciences disciplines, the relationship with local populations does not impact the quality of the research produced in archaeology, but is rather related to ethical issues rather than methodological ones. Archaeology does not study contemporary societies, but past and disappeared societies. The data produced cannot be biased by a poor understanding of the contemporary political, linguistic, social, or cultural context in which the research takes place. Therefore, there is no imperative to reflect on the relationships with excavation technicians. Moreover, this discipline, fundamentally collective, is nonetheless highly hierarchical, with the fieldwork being led by a director overseeing sector managers, sometimes accompanied by students, who themselves lead teams of technicians. This hierarchy is conducive to power dynamics at multiple levels. Finally, archaeology is a discipline far from neutral: an important tool of cultural diplomacy, it is embedded in a colonial history that has shaped its evolution and still permeates its practices.

Yahia Hakoum

Changer les rapports dans les enquêtes de terrains: De la domination à la collaboration
Cette communication porte sur la dynamique de partage des savoirs entre les chercheurs et les participants dans une approche qualitative de la recherche. Elle s'appuiera sur mon expérience doctorale. Dans le cadre de la collecte de données pour ma thèse, la contribution de divers acteurs (informateurs, collaborateurs, bénéficiaires, etc.) a dépassé la simple fourniture d'informations avec la mise en place d'une véritable coconstruction de connaissances. L'objectif principal sera ici d'examiner comment la relation chercheur-interlocuteurs peut être réorientée vers un partenariat plus équitable, dans lequel les sujets de recherche deviennent des cochercheurs.

Le cadre conceptuel de cette approche mobilise la notion de partage de savoirs, inspirée notamment des approches participatives et de la sociologie de la connaissance. Au-delà de l'intérêt humain de cette démarche, nous montrerons en quoi la prise en compte du point de vue des participants favorise une meilleure compréhension du phénomène étudié et contribue à la légitimité scientifique de la démarche.

Dans un second temps, nous décrivons la méthodologie qualitative adoptée, qui privilégie les entretiens semi-directifs, l'observation participante et l'analyse inductive. La recherche répond ainsi à des enjeux éthiques, particulièrement la question du consentement éclairé, du respect de l'anonymat et de la restitution des résultats aux participants.

Enfin, nous discuterons des retombées pratiques de ce partage de savoirs pour la communauté étudiée et pour le chercheur lui-même. Les résultats montrent que la coconstruction de connaissances peut renforcer l'appropriation des résultats par les participants, tout en reconfigurant la posture du chercheur, désormais perçu comme médiateur et facilitateur. Le partage de savoirs favorise non seulement l'émergence d'un nouveau regard sur l'objet d'étude, mais aussi le développement d'une approche plus éthique, collaborative et responsable de la recherche qualitative.

This presentation focuses on the dynamics of knowledge sharing between researchers and participants in a qualitative research approach. It will draw on my doctoral experience. In the context of data collection for my thesis, the contribution of various actors (informants, collaborators, beneficiaries, etc.) went beyond merely providing information to establish a genuine co-construction of knowledge. The main objective here is to examine how the researcher-participant relationship can be reoriented towards a more equitable partnership, in which research subjects become co-researchers.

The conceptual framework of this approach draws on the notion of knowledge sharing, notably inspired by participatory approaches and the sociology of knowledge. Beyond the human interest of this process, we will show how considering the participants' perspective fosters a better understanding of the studied phenomenon and contributes to the scientific legitimacy of the approach.

In the second part, we will describe the qualitative methodology adopted, which prioritizes semi-structured interviews, participant observation, and inductive analysis. The research thus addresses ethical issues, particularly the question of informed consent, respect for anonymity, and the return of results to participants.

Finally, we will discuss the practical outcomes of this knowledge sharing for the studied community and for the researchers themselves. The results show that the co-construction of knowledge can strengthen participants' ownership of the results while reshaping the researcher's role, now seen as a mediator and facilitator. Knowledge sharing not only fosters the emergence of a new perspective on the subject of study but also promotes the development of a more ethical, collaborative, and responsible approach to qualitative research.

Simon Pierre

Reconnaître l'asymétrie académique, rejeter l'ethnocentrisme institutionnel, s'ouvrir aux sociétés contemporaines

Les mécanismes de la domination académique du pôle occidental sur la périphérie arabo-musulmane sont à la fois exacerbés et plus sensibles lorsque, en contexte postcolonial, la seconde est l'objet d'étude du premier. Au Moyen-Orient, cette domination s'illustre dans les qualifications requises pour enseigner dans les universités internationales, et dans les privilèges statutaires des chercheurs occidentaux «expatriés». Étant souvent isolés des populations locales qui ne partagent pas les normes socio-culturelles mondialisées, leurs réflexes ethnocentriques, au-delà des anecdotes savoureuses, s'allient aux asymétries institutionnelles, qui se renforcent toutes deux à travers les hiérarchies académiques mondiales, symboliques et réelles.

La sélection élitaire sur des critères sans rapport avec les qualifications linguistiques et théoriques des terrains, renforcée par le recrutement par patronage et réseaux qu'elles induisent, redoublent l'homogénéité socio-culturelle du milieu de la recherche. Il nourrira alors autant de suspicions envers l'«islamophilie» que de bienveillance pour le cléricisme chrétien d'Orient, accentuant chez l'interlocuteur non occidental des pressions conjointes à l'assimilation et à la distinction ethno-confessionnelle.

Dès lors, certains paradigmes de l'islamologie et de l'ethnographie se perpétuent, tandis qu'il n'existe ni «francologie», ni «christianologie», ni incitation pour les savants arabo-musulmans à se pencher sur le christianisme oriental. Même délibérément historiques ou sociologiques, les chercheurs sur les sociétés islamiques s'interdisent toute extrapolation des résultats sur la commune humanité, et toute inspiration de leurs propres réflexes anthropologiques.

Paradoxalement, ces mécanismes orientalistes d'objectivation se renforcent davantage des conséquences du cloisonnement disciplinaire induit par le processus de spécialisation. Allié au peu de valorisation de la vulgarisation, il conduit à renforcer les représentations figées qui se nourrissent mutuellement: les socio-politologues perçoivent le précolonial comme traditionnel, religieux et tribal, si bien que les médiévistes réimportent ces concepts pour leurs problématiques. Cela entraîne par exemple un biais dans la réception positiviste des sources chrétiennes, liée à notre université latine, tandis que les textes musulmans contemporains sont abordés de manière hypercritique, et cela en dépit de leurs origines communes. Ces dynamiques entravent sans doute l'identification du processus de sécularisation que connaît actuellement le monde arabo-musulman, *a fortiori* lorsque l'islamisant est invité à disserter de laïcité.

The mechanisms of academic dominance exercised by the Western core over the Arab-Muslim periphery are both exacerbated and more sensitive when, in a postcolonial context, the latter becomes the object of study of the former. In the Middle East, this dominance is evident in the qualifications required to teach at international universities and in status privileges enjoyed by "expatriate" Western researchers. Being often isolated from local populations that do not share globalized socio-cultural norms, their ethnocentric reflexes, beyond the occasional amusing anecdotes, align with institutional asymmetries, both of which are reinforced through global academic hierarchies, both symbolic and tangible. Elitist selection based on criteria unrelated to linguistic or theoretical expertise in the fields, combined with induced recruitment through patronage and networks, further consolidates the sociocultural homogeneity of the research "milieu." It will then foster suspicion toward "Islamophilia" while extending leniency to Eastern Christian clericalism, intensifying pressures for assimilation and ethno-confessional distinction among non-Western interlocutors. As a result, certain paradigms in "Islamology" and ethnography persist unchallenged, while there is no equivalent "Francology" or "Christianology," nor any incentive for Arab-Muslim scholars to study Eastern Christianity. Even when deliberately

adopting historical or sociological approaches, researchers focusing on Islamic societies avoid extrapolating their findings to the common humanity, or drawing inspiration from their own anthropological reflexes. Paradoxically, these orientalist mechanisms of objectification are further entrenched by the consequences of disciplinary partitioning due to the ongoing specialization process. Coupled with the underrating of public dissemination, this process reinforces static representations that feed into each other: socio-political scientists often view the pre-colonial era as traditional, religious, and tribal, prompting medievalists to re-import these concepts into their analyses. For instance, this leads to a bias in the positivist reception of early Islamicate Christian sources, as connected to our Latin university, while contemporary Muslim texts, despite their shared origins, are approached with disproportionate hypercriticism. These dynamics likely hinder the identification of the ongoing secularization processes in the Arab-Muslim world, especially when Islamicists are called upon to teach “secularism.”